

LE FILLEUL DE LA MORT

L. Lambert, Contes du Languedoc, n°1

Il était une fois un homme pauvre, pauvre comme un rat d'église, avec cinq enfants qu'il avait beaucoup de peine à nourrir, quand sa femme accoucha de nouveau d'un garçon.

« - Comment l'appellerons-nous, celui-ci? » - dit le mari à sa femme.

« - Il faudra l'appeler Jean-de-trop.» Pourtant elle se reprit et dit :

« - Si son parrain veut lui donner un autre nom, nous le lui donnerons. Va voir tes parents, annonce-leur l'arrivée du nouveau venu et choisis-en un pour parrain.»

Le mari va visiter tous ses parents; tous, l'un après l'autre, lui répondirent: « Cela va bien, nous te félicitons.» Mais il se disait en lui-même : « Merci de vos félicitations, je me serais bien passé de la naissance de ce garçon » ; et, quand il leur offrit de le tenir [sur les fonts], tous lui répondirent qu'ils n'avaient pas le temps, ou bien qu'ils étaient malades; aucun ne voulut être parrain.

Les parentes qu'il invita à être marraine lui répondirent la même chose.

Il s'en va chez ses amis : ils étaient rares, parce qu'il était pauvre; ils lui firent la même réponse.

Autant lui répondirent les voisins et les voisines.

Le mari revint à la maison en pleurant, raconta à sa femme ce qui lui était arrivé, et la femme aussi se mit à pleurer.

Pendant qu'ils se désolaient, vint un homme âgé avec une longue barbe blanche, vêtu d'habits tout rapiécés, qui leur demanda l'aumône.

« Nous n'avons pas trop de pain, - dit la femme, - mais c'est égal, nous nous priverons un peu : je n'ai jamais renvoyé aucun pauvre sans lui donner quelque chose. Homme! coupe-lui un morceau de pain, et qu'il vienne se chauffer, s'il a froid. »

Le pauvre vieux prend le pain, s'assied auprès du feu, et, comme ils pleuraient encore, il leur demanda ce qui les chagrînait.

« - Ma femme vient de s'accoucher, - répondit le mari ; - j'ai cherché partout et n'ai trouvé personne qui voulût être parrain et marraine de cette pauvre créature qui vient de naître.

» - Que cela ne vous inquiète pas, - lui dit le vieux pauvre, - si vous voulez, je serai son parrain.

» - Merci, - dit la femme, - merci, brave homme, nous le voulons bien; mais qui aurons-[nous] pour marraine? » - Que cela ne vous inquiète pas, j'en trouverai une.

Quand voulez-vous baptiser?

» - Demain ; il nous faut économiser quelque chose pour la fête.

» - [Ne] vous mettez en peine de rien, je me charge de tout. »

Ce pauvre était Notre-Seigneur.

Le lendemain matin arrivaient à chaque instant des ânesses chargées de pain, de vin, de viande, de volaille. Quand les parents, les amis et les voisins, virent arriver autant de provisions, ils allèrent voir l'accouchée et son mari, dans l'espérance de donner un coup de dent¹.

L'accouchée et son mari, qui n'étaient pas méchants et que ces victuailles avaient mis de bonne humeur, les invitèrent tous au baptême.

Sur la table on étendit une nappe blanche; de grosses bouteilles pleines de vin vieux, du pain blanc comme la neige, des crèmes, des fruits de toute sorte, des fouaces, couvraient la nappe; près du feu, il y avait une grande marmite pour la soupe, une tourte [grande] comme un crible (à passer la farine), un dindon et deux chapons à la broche, que tournait le plus grand des quatre enfants en écarquillant les narines.

Jamais un fils de roi n'avait eu un tel baptême !

Parents, amis, voisins, flairaient de toutes leurs forces le bon fumet qu'exhalait la cuisine.

Quand la cloche sonna, arriva une voiture [attelée] de quatre chevaux ; elle s'arrêta devant la porte et il en sortit le vieux pauvre, vêtu comme un seigneur, la barbe bien peignée ; il aurait paru n'avoir pas plus de vingt ans sans sa barbe blanche. Quand il fut descendu, il se retourna vers le carrosse, en disant :

« -Sortez, Madame la marraine, c'est le moment.»

Aussitôt descend un squelette qui avait les os plus blancs que la neige : c'était la Mort.

1. Littéralement : un coup de mâchoire.

À cette vue, tous les mangeurs qui s'étaient invités s'enfuirent de tous côtés ; il ne resta personne dans la maison que la mère, le père et les enfants.

« - N'ayez pas peur, - dit la Mort en entrant, - je suis votre amie; tous les membres de votre famille vivront deux cents ans sans être jamais malades, et j'apprendrai un secret à mon filleul qui le rendra l'homme le plus riche de la terre.»

La Mort se couvrit d'un manteau et d'un voile épais, et ils partirent pour aller baptiser l'enfant.

Quand ils revinrent de l'église, Notre-Seigneur dit:

« - Moi et la Mort n'avons pas besoin de manger, nous partons. Vous, mettez-vous à table et régalez-vous à votre aise. »

Le mari, la femme et les enfants mangèrent, burent, et il resta des vivres pour huit jours.

Depuis, leurs affaires allèrent en prospérant; rien ne manquait plus dans la maison.

Jean-de-trop alla à l'école; et, quand il sut bien lire, écrire et compter, sa marraine vint le voir et lui dit :

« - Jean, tu as dix-huit ans, il est temps de prendre un métier.»

« - Je n'ai pas encore pensé à cela, marraine : je ne me donnais point de souci en voyant l'abondance qui règne aujourd'hui dans notre maison; mais je ferai comme vous le désirez.

» - Il faut te faire médecin.

» - Vous vous moquez de moi ! Le médecin qui vient dans notre village sait le latin et bien d'autres choses que j'ignore; comment voulez-vous que je fasse?

» - Tu n'as besoin de rien savoir : je vais te faire médecin sur l'heure. Quand tu iras chez un malade, si tu me vois à la tête du lit, tu diras aux parents qu'ils peuvent appeler le notaire et le prêtre. Si tu me vois au pied (du lit), tu leur porteras une fiole d'eau de réglisse, tu leur diras d'en mettre trois gouttes dans un verre d'eau, et le malade guérira. Personne que toi ne me verra. »

» - Comment voulez-vous, marraine, que je guérisses les malades avec de l'eau de réglisse?

» - Nigaud, tu ne les guériras pas : quand je serai au chevet du lit, le malade mourra; quand je serai au pied, il vivra. Allons, il faut commencer ton nouveau métier; quand le médecin viendra dans ce village, tu feras semblant d'aller voir aussi les malades, et quand il sera parti, tu diras aux parents : il est perdu, ou bien, il ne risque rien avec ma fiole.»

Jean-de-trop fit ainsi que lui avait dit sa marraine. En premier [lieu], le voyant si jeune et sachant qu'il n'avait pas étudié la médecine, les gens ne voulaient pas le croire. Pourtant quelques-uns se hasardèrent à l'écouter, et jamais Jean-de-trop ne se trompait.

Cela se sut à la ville (voisine), de celle-là à une autre, de l'autre partout, jusqu'à Paris.

Tous les (gens) riches de la France, lorsqu'ils avaient des malades, envoyaient chercher Jean-de-trop, et jamais Jean ne se trompait.

Voilà que la fille du roi tombe malade ; tous les médecins de Paris la déclaraient perdue. Le cuisinier du roi, qui était du village de Jean-de-trop, conta au roi son savoir-faire, en lui assurant que si la princesse pouvait guérir, Jean la guérirait.

Le roi envoya chercher Jean avec sa voiture. Quand il fut arrivé, il demanda où était la fille du roi. On le conduisit à la chambre de la princesse. En entrant, il vit sa marraine au pied du lit.

Il prit alors le père à l'écart et lui dit:

« - Que me donnerez-vous, si je guéris votre fille? » - Je te donnerai une charrette pleine d'argent.

» - Cela n'est pas assez.

» - Je te donnerai une de mes provinces, celle qui te conviendra le mieux.

» - Cela n'est pas assez.

» - Je te donnerai la moitié de ma couronne.

» - Cela n'est pas assez.

» - Enfin, que veux-tu que je te donne? ...

» - Il faut que vous me donniez votre fille en mariage.

» - Je te la donnerai, pourvu qu'elle t'accepte [pour mari].»

La princesse était une belle fille de dix-neuf ans et Jeande-trop en avait vingt-deux; c'était un beau garçon, de belle mine; il plut à la princesse, qui dit:

« - Qu'il me guérisse d'abord, ensuite je l'épouserai.» Dans quinze jours, avec sa réglisse, Jean eut guéri la princesse. Ils s'épousèrent; on fit fête [pendant] tout un mois.

Les jeunes époux s'aimaient on ne peut plus ; mais cependant Jean avait un grand chagrin en pensant qu'il se séparerait trop tôt de sa femme, car il devait vivre deux cents ans, ainsi que le lui avait promis la Mort.

Sa marraine venait le voir de temps en temps. Il lui dit un jour:

« - Marraine, vous qui m'aimez tant, vous devriez bien donner autant de vie à ma femme qu'à moi-même.

» - Cela n'est pas possible. »

Jean recommençait à faire sa demande, et toujours la Mort lui répondait :

« - Cela n'est pas possible.

» - C'est bien, n'en parlons plus; mais je vois que vous n'avez pas autant de puissance que ce que vous dites.»

Jean avait une petitealebasse où il mettait de l'eau-devie quand il allait en voyage.

« - Tenez, marraine, je suis bien sûr que vous ne pourriez pas entrer dans cette petite gourde.

» - Enfant que tu es, rien n'est plus facile pour moi; mais je ne veux pas m'amuser à cela.

» - Parce que vous ne pouvez pas.

» - Tu vas voir, dit la Mort. »

Elle se fait petite, petite, petite comme un grillon, et entre dans la gourde. Aussitôt Jean l'y renferme avec le bouchon bien serré.

« - Jean! crie la Mort, ouvre-moi.

» - Non, marraine, je vous aime bien, (car) vous avez fait mon bonheur, mais j'aime aussi beaucoup ma femme; je ne vous laisserai pas sortir jusqu'à ce que vous ayez accordé autant de vie à ma femme qu'à moi-même.»

[Pendant] huit jours la Mort demeura enfermée dans la petite gourde, [pendant] huit jours sur la terre personne ne mourut. Le diable était étonné de ne voir arriver aucun damné.

Notre-Seigneur riait en voyant tout cela, sachant bien qu'il ne perdrait rien pour attendre; il aimait beaucoup Jean, qui était un homme bon et religieux.

Enfin, après le huitième jour d'ennui, voyant que son œuvre était en retard, la Mort accorda à la femme de son filleul une vie aussi longue qu'à lui-même.

Cric, cric,

Mon conte est fini ;

Cric, crac,

Mon conte est achevé.

Version narbonnaise, écrite sous la dictée de M. Guibaud.